

Marie-Laure Schultze (AMU / Lerma, LTRT)

**Écrire avec les mots qui viennent : des ateliers d'écriture plurilingue à l'Université.**

Montpellier, 27 mai 2016

Je voudrais vous proposer ici, afin de remplir mon contrat qui est de vous parler de l'animation d'ateliers universitaires d'écriture plurilingue, une divagation dans le fatras de mes lectures et de mes expériences. Je n'ai en effet – peut-être allez-vous être déçus – aucune méthode « clés en main » à proposer pour animer des ateliers dont les spécificités principales sont d'inviter les participants à écrire,

spécificité 1 : autre chose que des dissertations, des commentaires de textes, des résumés, bref, ce qu'on appelle parfois « les formes canoniques » ;

spécificité 2 : en faisant usage de mots empruntés à autant de langues que le souhaitent les participants.

J'ai bien quelques « trucs » – mais n'importe quelle animatrice un peu aguerrie les trouvera par elle-même, pour peu qu'elle ait décidé de s'ouvrir à une écriture non-unilingue<sup>1</sup>.

Mais c'est peut-être – je vous laisse en juger – cela, le plus difficile : de laisser venir les langues à soi ; les mots comme ils surgissent, indifféremment du registre, indifféremment de leur langue d' « origine ». Sans censure.

Imaginons alors – je vous ai prévenues, je suis venue divaguer – un hôpital qui s'adresserait in abstentia à une charité ... bien ordonnée, évidemment. Les textes, pauvres patients, m'arrivent, en souffrance, rescapés d'une vaste entreprise de défoliation – les « exercices canoniques », toujours. Et moi, chirurgienne publique, que voulez-vous, ainsi je fus formée : je redresse ; je dégauchis, je rabote, je varlope. Car, *que voulez-vous, ainsi je fus formée*, j'aimerais donner le change à cette instance – fantasmée, évidemment – qui voudrait me voir rivaliser avec elle de rigoureuse exactitude. Pas la Faucheuse, exactement ; mais la Grande Correction ... de la langue.

---

1 Relève de l'unilinguisme toute démarche visant à obtenir une langue unique et aussi « pure » que possible.

Elle cadre, alors j'équarris.

Tout du moins, je m'efforce de.

Du fait que, cela ne vous aura pas échappé, mon hôpital bat la campagne.

Et ce faisant il ratisse large ; il accueille le tout-venant ; il est dépassé, envahi, ça pousse de partout, c'est une cour des miracles.

Toutefois il lui reste un toit et des murs ; c'est pour cela que les patients s'y pressent, je crois.

Aussi ma divagation va-t-elle, pour aujourd'hui, se contenter de rebondir entre les murs de mon hôpital de campagne.

À l'entrée, une remarque de l'écrivaine Jeanne Benameur lors d'un interview. En voici la première partie, sur laquelle je pense nous pouvons nous entendre :

Apprendre n'est pas une évidence et [...] l'on a besoin d'être bien assuré de la terre qu'on a sous les pieds pour pouvoir avancer. *Il faut être bien enraciné et avoir devant soi un bon passeur* [...] Quand on enseigne, il y a au moins une chose que l'on peut savoir : c'est que la peur peut exister. Savoir que cet espace de la peur peut s'ouvrir devant un enfant, c'est déjà être prêt à accueillir cette peur.

La seconde partie, maintenant ; tout m'y semble important, mais j'en répéterai une phrase précise en cours de divagation, cela fera refrain :

Pour cela, il faut sans doute avoir déjà accueilli sa propre peur. C'est un travail à faire. **L'activité d'écriture, par exemple, pour un enseignant, le met devant sa propre peur.** Quand il apprivoise cette peur, il a une façon d'être, dans la classe, différente. Les élèves le perçoivent et osent davantage entrer dans leur propre peur. Un(e) élève doit sentir que l'enseignant est un semblable.<sup>2</sup>

---

2 <http://www.profencampagne.com/article-4998021.html>.

Il me semble que cette remarque suffit à justifier, si nécessaire, l'existence des ateliers d'écriture, a fortiori plurilingue, tout au moins dans les cas où l'animateur re(-)doute de laisser, sans censure, venir les mots, tous, à lui.

Ce que dit Jeanne Benameur de la peur d'apprendre, elle l'illustre dans *Les Demeurées*. Nous avons déjà bien divagué. Je vous propose de faire une pause, à quelques encablures de ce texte ; d'y demeurer.

Je suis en colère ; j'entends bien le rester.

J'entends bien le demeurer.

Demeurée (je cite Benameur), c'est l'autre nom pour l'abrutie qu'elle est [...]

Empaquetée dans l'étouffement de ce qu'elle ne peut pas nommer, elle est demeurée.

On dit s'étrangler de colère ; mais aussi : ce n'est pas /substantif/ qui l'étouffe (la générosité, par exemple).

J'aurais tant de choses à vous dire. Essayons d'être concise.

Concise : à une lettre près, sise sur mon con.

Je me pose donc, sur cet unisyllabique dont trois sens se sont dépliés pour moi, par ordre chronologique, ainsi : con = imbécile /quel con !/ ;

con = sexe de la femme, donc le mien, et j'en fus bien surprise ;

con / con = traduction de avec en espagnol, et j'en fus bien perplexe.

Je m'en vais donc tâcher – entendez-vous l'homophone synonyme de souiller ? – de rester sise sur mon propos – ce qui implique d'en cis-ailler les mèches les plus rebelles – bien sûr que vous voyez l'image capillaire en même temps que cette bombe de cartoon, toute ronde, toute noire,

mèche crépitante.

**REFRAIN : L'activité d'écriture, par exemple, pour un enseignant, le met devant sa propre peur.**

Glissements sonores (chirur-chienne), polysémie (la liste est longue), homophonie (ta/â-che, con, cise), je suis entrée dans ma crainte de l'affolement des langues mais, tiens, figurez-vous que je n'ai pas peur, dans votre regard patient je m'agite mais il me semble que vous, vous créez du sens.

Je suis en colère.

J'étais en colère, c'est vrai, et c'est ce qui me conduisit, en 2007, dans le département d'anglais de l'Université d'Aix-Marseille où j'étais enseignante et chercheuse depuis 1999, à ouvrir des ateliers universitaires d'écriture artistique plurilingue ; une expression ambitieuse pour une réalisation modeste.

En colère parce que j'étais censée enseigner la littérature et la traduction littéraires sans jamais donner à mes étudiants l'occasion de mettre eux-mêmes la main à la pâte de l'écriture, alors que moi, de mon côté, sans l'écriture, j'aurais fini sous Valium, comme on disait dans mon enfance ; en colère aussi parce que j'avais appris à enseigner l'anglais par imitation de mes enseignants, c'est-à-dire en mettant l'anglais que je m'efforçais de faire étudier-apprendre en relation uniquement avec le français – ou plutôt une forme de français, le français universitaire de France ; tout cela sans me poser la moindre question sur les rapports entretenus par mes étudiants avec le français – notamment en termes d'ordre d'arrivée dans leur bagage langagier en colère encore – un peu moins, cette fois – parce que je disais alors « l'anglais », alors que j'aurais dû dire l'anglais des classes supérieures anglaises, avec, parfois, un détour par la (signe de guillemets) « variation américaine ».

J'étais en colère – je concise :

- 1) parce que je m'ennuyais à mourir et que la colère me sauva de la dépression ;
- 2) parce qu'il me semblait commettre une injustice en favorisant d'office ceux de mes étudiants qui n'avaient pas à apprendre le français universitaire de France pour comprendre cette parole qui sortait de ma bouche, ininterrompue.

Et j'étais en colère parce que.

Je suis en colère.

Et que j'entends bien le demeurer.

En me retournant sur ce temps d'avant les ateliers, je me trouve con, on peut le dire. Niase : ce qu'on dit d'un fau-con encore au nid, qui ne sait pas voler.

Aujourd'hui, je me dirais tout au plus *conne* : parce que je ne me désigne plus uniquement par mon sexe : j'*ai* un con et s'il faut *être*, alors je serai conne. Et parce que conne sonne tout près de *con*, avec.

Ce qui, remarquez, n'est pas tout à fait étonnant, puisque traditionnellement c'est aux femmes qu'il a échoué d'entretenir le « avec-les-autres » – avec les enfants, avec les parents âgés, avec les collègues à bien recevoir à dîner etc.

Pas étonnant non plus, cette proximité conne / *con* puisque, par ailleurs, traditionnellement encore, la femme est à l'épée de l'homme le fourreau.

Le con-tenant.

Conne, enfin, parce que je n'ai pas l'intention, pour con-verser avec vous, de me priver de ressources du français, encore moins s'il me fournit des *gros* mots ; laissons les maigres mots aux affameurs de la réflexion. Bizarrement, voilà « affameurs » soudain écrit a – suffixe privatif – femme – meurs... On va l'entendre encore, cette syllabe.

Bien. J'aurais pu craindre dans l'atelier réaliser le destin de mon sexe – l'atelier contient, abrite, protège des assauts extérieurs – le repos du guerrier, en somme. Exemple d'assaut extérieur : *Comment, vous faites écrire un français et un anglais bourrés de fautes à des gens qui ne*

*deviendront jamais écrivains ?*

Tout en protégeant des assauts intérieurs : ceux de la figure croquemitaine des ateliers, la peur d'écrire, donc.

Tu ne tueras point. Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son boeuf, ni son âne. Tu n'écriras point.

Pourtant, à bien y réfléchir, c'est le croquemitaine lui-même qui a peur, n'est-ce pas ? J'écris, je crie, je m'écrie, je m'écris, je / mes cris, à moi...

Le croquemitaine préfère s'assourdir de ses propres hurlements, ou dans un brouillard de silence.

Ouvrir l'atelier et accueillir en mon con arche de Noé les désignés-rescapés du déluge de rage divine ? Il me semblait, en tout cas, autrefois, en cours, asséner les foudres de mon courroux confus : tenez, apprenez ceci, et mangez en tous, car ceci est le corps de la connaissance instituée...

Serait-ce ce que la nuit je crie dans mon délire ? Mais quand je ne délire pas, j'en arrive à me dire, poursuis, poursuis cette divagation plurilingue qui, à sa manière, témoigne de ce qui a, peut-être, *lieu* dans les ateliers plurilingues.

Donc.

Je suis en colère et j'entends bien le demeurer, parce que je n'en ai pas fini avec les méchantes petites morsures reçues du temps où j'étais encore au nid / honnie ; ces petites morsures de ces petites dents qui disaient : il faut parler comme ceci ; oh, toi tu parles comme ça, ouh la honte... Pas fini avec mes vilaines morsures quand j'écrivais sur des copies : « anglais lamentable et le français n'est guère mieux ».

Oui, j'ai inscrit des choses comme ça. De quoi avais-je bien pu m'abrutir ? De quelle substance ? De quelle hormone ?

Étais-je sonnée ? Trente-six chandelles ?

Demeurée (je cite Benameur), c'est l'autre nom pour l'abrutie qu'elle est [...]

Empaquetée dans l'étouffement de ce qu'elle ne peut pas nommer, elle est demeurée.

Demeurée. Demeure.

/2meur/ – ah, la voilà, la syllabe : meurs donc deux fois.

Twice, die !

Une première fois au jacobinisme linguistique, au mono-théo-linguisme français : je me suis dépêtrée de cette exuvie, de cette ex-vie-là.

Et la deuxième ?

Je ne sais pas. Je ne sais pas.

**REFRAIN : L'activité d'écriture, par exemple, pour un enseignant, le met devant sa propre peur.**

J'aimerais poser une image, à l'intention de votre perplexité : je m'agite, puis je m'immobilise, sous vos yeux, et je me sens comme une boule à facettes de boîte de nuit dont on aurait cousu les multiples paupières – non pas comme on le faisait aux fau-cons de chasse, avant de les dessiller : non, cousues grandes ouvertes.

Mais. Je suis en colère.

Prononcé à l'anglaise : co-lair

Lair : le lieu où se retire un animal sauvage ; un lieu où l'être humain trouve abri.

Lair, dérivé de termes anciens signifiant s'allonger, et la couche.

Comme on fait son lit, on se couche.

Faisons notre lit / lie / *lie* de cette colère : le lit au fond de l'abri où l'on cesse de courir ; la lie, celle du vinaigre par exemple et qu'étrangement je distingue mal de la mère du vinaigre, la lie où je cherche à lire une histoire plurilingue ; *lie* – ce mensonge, version alternative des faits ?

Co-lair : l'abri est partagé, je n'y suis pas seule.

Je me tiens dans l'abri de ma *co-lair* et j'y suis, au bas mot, deux.

Nous voilà dans de beaux draps.

Parce que j'écris par-dessus le texte de Jeanne Benameur, où se dresse une institutrice soucieuse d'ouvrir à la connaissance une enfant qui veut rester dans la fusion avec sa mère – c'est elle, la demeurée, l'abrutie : la mère, dite La Varienne, – se dresse dans mon abri l'image d'un tableau noir, ce qui n'a rien de bien surprenant puisque mon atelier-hôpital de campagne fait la nique au canon dont l'unique œil noir le regarde, grand ouvert dans le mur d'une salle de classe – fantasmée, évidemment – enrégimentée et qui fournit à l'atelier un jumeau repoussoir, à la Docteur Jekyll et Mr. Hyde.

Des deux, qui habitent mon *co-lair*, l'une est tentée de prendre la poudre d'escampette en se faisant des draps une corde à nœuds de fortune.

L'autre, tétanisée, fait face au tableau. Où, dans *Les Demeurées* de Benameur – difficile de ne pas voir que titre et nom de l'auteur ont une syllabe, et non des moindres, en commun – l'institutrice a inscrit le prénom de la fillette, Luce (ainsi que le nom du géniteur). Inutile de commenter *luce* = lumière ; la remarque est é-cu-lée.

Même si.

Sauf que.

C'est en lisant *Luce* de droite à gauche que j'ai lu écul-(é).

Tentation – de lire à l'envers – qui me titillait depuis que je triturais, la main à la pâte, ou dans la papatte, à ce stade on ne sait plus, le « j'écris mon nom », consigne fondamentale des petites classes.



J'écris, je crie etc. on a vu.

Mais ce « mon nom » qui se lit à l'envers à l'endroit et, graphié en script un peu lâche, en miroir. Ça me chiffonne, ça me chiffonne. J'écris, pour voir, my name et je lis éman – Y'm...

**REFRAIN : L'activité d'écriture, par exemple, pour un enseignant, le met devant sa propre peur.**

Bof. Au terme de cette divagation, je suis trop lasse pour avoir peur. De toute manière, je le savais déjà, qu'à battre la campagne hors des sentiers battus des exercices canoniques, barrières abaissées et coursiers lâchés dans les zones d'indistinction des langues, on pouvait se faire peur. Tant mieux. En guise de conclusion : amarrons derrière nous l'arche de Noé, nous sommes des humains, marrons-nous, barrons-nous, à nous la nef des fous. Plus on en est et plus on rit. Et je m'en tire d'une pirouette. Cacahuète. Révérence et chapeau.